

France qui nous plâit tant ? En vain le pauvre proscrit se réchauffe-t-il aux rayons de notre liberté ; sa tête se penche par le poids du souvenir et du regret, comme une fleur qui a été transportée d'une terre lointaine sur un sol qu'elle ignorait, et qui s'y consume sans joie et sans parfum, parce qu'elle est privée du soleil, des ombres et des vents de sa patrie.

Ainsi résiste l'espace à nos songes d'universalité, et tous les conquérants, l'un après l'autre, sont venus s'y briser. Quand ce jeune Macédonien, après les Graniques, Issus et Arbèles, eut touché les bords de l'Indus et que son cœur impatient le portait encore plus loin, jusqu'à ce qu'il eût gravé son nom à la limite même de l'univers, son armée l'arrêta. En vain se cacha-t-il sous sa tente, armé de la bouderie de toute sa gloire ; il fallut céder, et qu'il s'en allât mourir à Babylone dans un festin, ne sachant plus que faire de sa puissance et de son ambition. Les Romains, cette race si patiente à préparer ses conquêtes, si âpre à les étendre, et qui savait si bien fonder la solidité dans l'étendue, les Romains coururent le même écueil. Parvenus au Rhin et à l'Euphrate, ils eurent là une barrière que les conseils de leur sénat et les agitations de leur forum ne purent soulever. Au delà du Rhin, Varus laissait les ossements de ses légions ; et par delà l'Euphrate, Crassus payait de sa vie et de sa renommée la témérité qu'il avait eue de le franchir. Les exemples ne tariraient pas, et notre siècle même en a vu le fantastique retour. Longtemps le dernier des capitaines avait rivé le sort à sa volonté ; les Alpes et les Pyrénées avaient tremblé sous lui ; l'Europe en silence écoutait le bruit de sa pensée, lorsque, las de ce domaine où la gloire avait épuisé toutes ses ressources pour lui complaire, il se précipita jusqu'aux confins de l'Asie. Là son regard se troubla, et ses aigles tournèrent la tête pour la première fois. Qu'avait-il donc rencontré ? Était-ce un général plus habile que lui ? Non. Une armée qu'il n'eût pas encore vaincue ? Non. Ou bien était-ce l'âge qui refroidissait déjà son génie ? Non. Qu'avait-il donc rencontré ? Il avait rencontré le protecteur des faibles, l'asile des peuples opprimés, le grand défenseur de la liberté humaine : il avait rencontré l'espace, et toute sa puissance avait failli sous ses pieds.

Car si Dieu a créé de telles barrières au sein de la nature, c'est qu'il a eu pitié de nous. Il savait tout ce que l'unité violente renferme de despotisme et de malheur pour la race humaine, et il nous a préparé dans les montagnes et dans les déserts des retraites inabornables ; il a creusé la roche de saint Antoine et de saint Paul, premier hermite ; il a tressé avec la paille des nids où l'aigle ne viendra pas ravir les petits de la colombe. Oh ! montagnes inaccessibles, neiges éternelles, sables brûlants, marais empestés, climats destructeurs, nous vous rendons grâce pour le passé, et nous espérons en vous pour l'avenir ! Oui, vous nous conserverez de libres oasis, des thébaïdes solitaires, des sentiers perdus ; vous ne cesserez de nous protéger contre les sorts de ce monde ; vous ne permettrez pas à la chimie de prévaloir contre la nature, et de faire du globe, si bien pétri par la main de Dieu une espèce d'horrible et étroit cachot où l'on ne respirera plus librement que la vapeur, et où le fer et le feu seront les premiers officiers d'une impitoyable autocratie.

Mais peut-être ce que les conquérants n'ont pas pu, les doctrines l'auront fait ? Pas davantage, Messieurs, et il suffira d'un mot pour vous le montrer. Parmi les doctrines, celles dont le mouvement expansif a été le plus remarquable et qui a le moins mal imité les procédés du christianisme, c'est incontestablement le bouddhisme indien, car le mahométisme ne saurait lui être mis en parallèle, puisqu'il n'a jamais été qu'une conquête violente, et qu'il rentre ainsi dans les observations que nous préconitions tout à l'heure sur les conquérants. Le bouddhisme indien a eu, au contraire, une propagation pacifique et étendue qui attire à bon droit l'attention, quand il s'agit de l'expansion comparée des doctrines. Toutefois, son procès est facile, et son nom même d'indien décide la question. Pourquoi le bouddhisme a-t-il limité son prosélytisme et ses progrès aux deux presqu'îles de l'Inde, au Thibet, à la Tartarie, à la Chine et au Japon ? Ces régions, ils est vrai, sont considérables ; mais quelle faiblesse dans une doctrine qui va si loin dans des contrées contiguës et analogues, et qui, une fois ce développement acquis, s'y entretient toute vive sans faire un pas de plus ni par terre ni par mer ; Nous avons en France la liberté des cultes : pourquoi le grand lama de Thibet ne nous envoie-t-il pas des missionnaires ? Qu'a-t-il à craindre ? Depuis six cents ans qu'il a vu nos religieux et qu'il parait notre culte, qui l'empêche de s'en montrer reconnaissant et de nous initier aux idées de Bouddha ? Remarquez, Messieurs, que je ne parle que des idées, lorsqu'il s'agit aussi d'action hiérarchique, législative, judiciaire et administrative. Mais ce serait trop demander au bouddhisme, que de chercher qu'il obéit sur la terre au grand lama, et de quelle société organique il est véritablement le centre et l'unité. Bornons-nous aux idées, par cet effort si vain du bouddhisme, si étroit, et qui est pourtant la plus vaste tentative d'universalité doctrinale en dehors du christianisme, jugez du miracle de la catholicité. Jugez-en par l'espace si restreint où se meuvent toutes les autres sociétés organiques qui peuplent l'univers. Qu'est-ce que le plus grand empire du monde sur une carte de géographie ? Qu'était-ce que cette fameuse monarchie des Espagnols et des Indes sur laquelle le soleil ne se couchait pas ? Quelques degrés de longitude et de latitude ont raison de tout le pouvoir humain, et c'est une maxime que l'étendue dévore l'unité.

La société catholique a seule échappé à cette loi des choses finies. A peine arrosée du sang tombé de la croix, à peine animée du souffle de la

Pentecôte, elle a franchi l'Euphrate et le Rhin, elle a visité la Scythie, l'Inde, l'Éthiopie, et pendant que l'empire se partageait entre des maîtres ou cédait de sa terre aux Barbares dont il était assiégé, elle répandait, sur la surface multiple du sol romain, son unité doctrinale, hiérarchique, législative, judiciaire et administrative, réserrant et fortifiant son organisme social à mesure que l'ancien monde voyait périr le sien. L'Angleterre, l'Irlande, la Germanie, toutes les plages du septentrion lui ouvrirent, chacune en son temps, leur territoire plus neuf. Elle passa le cap de Bonne-Espérance avec Vasco de Gama, elle descendit en Amérique avec Christophe Colomb elle suivit, la croix à la main, tous les aventuriers du quinzième et du seizième siècle, élevant à côté de leurs noms les noms de Las Casas, de saint Louis Bertrand, de saint François-Xavier ; foudrant des chrétiens à l'abri des comptoirs, poursuivant et charmant les sauvages jusque dans les plus secrètes forêts. Où n'est-elle pas aujourd'hui ? Où n'est-elle pas avec son unité tout entière ? Voici qu'elle s'éparpille sans se diviser dans toutes les baies de l'Océanie. Du haut de sa chaire une et immuable, le Père de cent cinquante millions d'hommes dispersés par toute la terre élève la voix qui enseigne, il est cru ; il nomme des évêques, on les reçoit ; il promulgue une loi, on la vénère : il prononce un jugement, on s'y soumet ; il règle des cérémonies, on les pratique. La distance, la configuration, le climat, rien n'altère la majesté qui commande et l'obéissance qui accomplit, ou si quelque différence se remarque entre le respect qui est proche et celui qui est lointain, elle est toute en faveur du pouvoir à mesure qu'il est plus désarmé.

Quel miracle, Messieurs ! L'Angleterre touche à tout par sa politique et ses vaisseaux ; mais dites-lui d'établir quelque part sa hiérarchie, sa législation, sa magistrature et son administration sans s'assujettir par la force le point du globe où elle les portera. L'Angleterre croit que vous vous moquez. C'est pourtant ce que la Rome catholique fait tous les jours sans que personne y prenne garde, tant sa souveraineté organique et universelle est venue un élément naturel de l'humanité. On a vu cette même Angleterre dont je parlais, se séparer de Rome, la proscrire, inventer contre elle des supplices atroces, et, malgré cet appareil, pendant trois cents ans consécutifs, Rome a conservé au sein de cette île superbe une chrétienté qui recevait ses envoyés, ses lois, ses jugements, qui priait avec elle, qui pensait avec elle, qui souffrait et se réjouissait avec elle, qui mourait heureuse pour elle. Encore une fois, Messieurs, quel miracle ! et comment l'expliquer ?

Ah ! je vais vous le dire : c'est que la nature se révolte contre l'orgueil et la domination ; mais contre la vérité, contre le bien, contre Dieu, il n'y a pas de montagnes, pas de déserts, pas de glaces, ni de soleil ardent, ni de mers orageuses, ni de barrières armées. Et c'est pourquoi le prophète annonçant de loin cette puissance d'universalité qui est dans l'Église, et s'y complaisant d'amour, ne se laissait pas de porter à la nature un triomphal défi, ainsi que nous entendons, dans l'office même de ce jour, Isaïe crier de toute sa force : *Montagnes, montagnes et collines, vous serez abaisssées ; chemins tortueux, vous serez redressés, sentiers escarpés et après, vous serez donc comme la plaine !* Et ailleurs, et mille fois : *Passez, passez par les portes, préparez la voie au peuple, aplanissez la route, choisissez les pierres élèvez un signe pour que toute le monde le découvre !* Et pourquoi, ô prophète ? pourquoi les portes doivent-elles s'ouvrir, les barrières tomber, la nature perdre toutes ses jalouses précautions ? Ah ! répond le prophète : *c'est que le Roi vient, il vient avec justice et pouvoir, il est monté sur une ânesse et sur le fils de l'ânesse.* Voilà ce qui ouvre tout, et ce qui change tout. *Ouvrez les portes, laissez passer les nations justes, la nation qui garde la vérité !* La science n'avait pas passé ; la puissance n'avait pas passé ; Ninive, Babylone, Alexandre, les Romains n'avaient pas passé ; mais le fils de l'homme, monté sur le fils de l'ânesse, il passera, il a passé, et passé pour ne sortir jamais.

La suite au prochain numéro.

SUR L'INFLUENCE DE LA RELIGION CATHOLIQUE.

SUITE ET FIN.

Mais c'est dans l'Europe elle-même, dans ces centres de doute où s'élaborent tant d'œuvres serventes, c'est là qu'il faut admirer l'immense travail du sentiment religieux. Des catacombes de neige où le Dioclétien russe enfouit, sanglants et victorieux, les martyrs de la Pologne ; jusqu'à ces généreuses montagnes où la Navarre garde la foi romaine comme le plus indétruite de ses *sueros*, que de luites déjà soutenues, presque partout, pour cette Église qu'on proclamait définitivement écartée des affaires sérieuses du monde ! L'affaire sérieuse est de savoir aujourd'hui, en Angleterre, ce qu'on lui concédera ; en France, comment on pourra la désarmer et la séduire ; en Prusse, si elle voudra demain protéger le pouvoir qui emprisonnait hier ses Pontifes ; en Russie, par quel prodige elle vit toujours, et par quel vil infâme il sera possible enfin de l'assassiner. Elle préserve la Suisse d'une anarchie hideuse ; elle portera bientôt, en Espagne, le drapeau de la vraie liberté civile, comme elle y porta jadis le drapeau de l'indépendance nationale ; au milieu de l'irréconciliable décomposition des sectes protestantes, pulvérisées dans la fange d'un rationalisme athée, elle va montrer à l'Allemagne l'intact faisceau de ses dogmes éternels, que rien ne dissout, que rien ne transforme, que rien n'égare, qui résistent aux épreuves de la persécution comme à celles du triomphe ; toujours les mêmes, soit qu'un Constantin leur donne l'Empire, soit qu'un Pholius et qu'un Luther les couvrent d'arguties, soit qu'un Voltaire les accable d'injures, soit qu'un Nicolas les